

L'ANTIRÉDUCTIONNISME DE LEMOIGNE ÉCLAIRÉ PAR LA PENSÉE DE MORIN



ABDELKADER BACHTA

En systémique française, il y a deux grands noms de portée internationale, il s'agit de Jean-Louis Lemoigne et d'Edgar Morin, tous les deux partagent l'idée générale des systémistes relative à l'émergence dirigée contre le réductionisme cartésien et qui fait que le tout n'est pas la somme de ses parties. Mais ces deux systémistes français, bien que très associés, sont différents de formation et de tempérament intellectuel : Lemoigne est un ingénieur, un technicien ; ne voulant pas s'engager dans les questions métaphysiques et ontologiques, à la manière des positivistes, il s'arrête à ce qui est...

Morin est un sociologue et, contrairement à son associé, il est assoiffé de métaphysique et tend souvent à penser l'être en pratiquant une sorte d'ontologie faite de trois dimensions essentielles : la complexité, la dialogique et la reliance, un trio ontologique qui exige, certainement, un éclaircissement.

D'autre part, en lisant Lemoigne, on se rend compte aisément qu'il prend tout le temps Morin pour repère et pour modèle. Ce qui signifie qu'il est très influencé par lui. On se propose, dans cette étude, d'apprécier l'influence de Morin sur Lemoigne, l'auteur de *La théorie du système général*¹ au niveau de ce qui est essentiellement en jeu en systémique, à savoir l'antiréductionnisme. Pour cela, nous suivrons une logique qui part de *La théorie du système général* pour parvenir au dit trio ontologique de Morin.

I. L'ANTIRÉDUCTIONNISME PROBLÉMATIQUE DE MORIN

La critique du réductionnisme cartésien est faite dans le premier chapitre de la *Théorie du système général*, intitulé « *Discours de la méthode : l'ancien et le nouveau* ». Ce texte se termine, d'ailleurs, par une citation de Morin se comparant à Descartes. Notons d'abord que cette critique est réalisée dans le cadre général de la critique de la méthode cartésienne. A ce niveau, on commence par établir que la méthode de Descartes, fondée sur la raison, l'objectivité, la probité et la rigueur, ne correspond pas à l'esprit actuel cherchant l'efficacité, la rentabilité, la centralisation et l'intégration.

C'est alors que l'auteur se pose la question difficile : faut-il changer cette méthode ? Lemoigne trouve que ce serait une tâche difficile et hasardeuse, que serait une sorte de blasphème, car le cartésianisme est fortement enraciné dans les esprits. Pourtant, remarque-on, certains penseurs célèbres ont osé le faire. On cite, sur ce plan, Bachelard, qui dit que le discours cartésien est un discours de

¹ Jean-Louis Lemoigne, *Théorie du système général*, Coll. Systèmes-décisions, 1977.

circonstance, et Bergson qui l'a auguré dès 1907 dans son livre important, *L'évolution créatrice*.

De toute façon, observe Lemoigne, la rationalité ne peut pas être que cartésienne. D'autre part, les objectifs de Descartes, pense l'auteur, ne sont pas clairs. Il en conclut qu'il est possible, dans ce cas, de concevoir un autre discours dont le paradigme serait systémique. En fait, le rejet de la méthode cartésienne était, implicitement ou explicitement, fait à cette époque, au profit d'une pensée globalisante. Rappelons seulement ici la modélisation mathématique chez René Thom, l'adversaire de la systémique². En fait, même le paradigme de Ruhn est dans l'antiréductionnisme et dans le globalisme³. On y reviendra, après ce préliminaire général.

L'auteur passe à la considération précise des règles de la méthode cartésienne. Il les cite, d'abord, textuellement, puis il les critique en insistant, essentiellement, sur « l'imprécision des buts de la méthode : bien conduire sa raison ? » Arrivé plus précisément à la deuxième règle, celle de l'analyse ou la réduction, considérée comme le fond de la méthode cartésienne et son noyau dur (de telle sorte que la réfuter, c'est rejeter toute la méthode puisque les autres règles s'en suivent et y sont liées), l'auteur nous dit « *le précepte réductionniste* » est beaucoup plus solidement verrouillé que l'analyse, cette décomposition en autant de parcelles qu'il se pourrait est devenue le synonyme de la méthode. Leibniz avait en vain attiré depuis longtemps notre attention : cette règle de Descartes est de peu d'utilité tant que l'art de diviser reste inexploité. En divisant le problème en parties inappropriées, on peut en accroître la difficulté. Paul Valéry avait en vain stigmatisé ce vice qui consiste à prendre la partie pour le tout.

L'auteur s'en prend ensuite au célèbre J. Monod qui s'obstine dans le dogmatisme consistant à penser que l'analyse est l'unique voie conduisant à la connaissance scientifique véritable, et ce, critiquant, violemment les holistes et les

² Cf. Les mathématiques de la morphogenèse de R Thom, in *Plastir* N°48, 12/2017

³ Cf. notre livre, *René Thom et la modélisation scientifique*, L'Harmattan 2013, Chap. 5.

hégéliens qui disent le contraire. De même, Leibniz et Paul Valéry, que Lemoigne prend pour témoins (pour ainsi dire), pour appuyer son antiréductionnisme (les deux autres étant, comme on l'a vu, Bachelard et Bergson) s'ajoutent à la liste. Mais ce ne sont là que de simples témoins, « des alibis » en quelque sorte. En réalité, la vraie raison, le motif véritable, est un principe systémique, l'émergence qui implique qu'on refuse l'idée concordant avec le cartésianisme et qui fait que le tout est la somme de ses parties.

D'ailleurs, Lemoigne fait allusion à cette idée dans le texte que nous examinons. Tout compte fait, notre auteur parvient, à la fin, de remplacer le faux précepte de réductionnisme par un autre, valide et judicieux, à ses yeux, celui du globalisme qu'il énonce ainsi : *« Considérer que tout objet à connaître par notre intelligence comme une partie immergée et active au sein d'un plus grand tout. Le percevoir d'abord globalement, dans sa relation fonctionnelle avec son environnement sans se soucier outre mesure d'établir une image fidèle de sa structure interne, dont l'existence et l'unicité ne seront jamais tenus pour acquises »*

Ainsi, le fond du cartésianisme est rejeté, en principe, et c'est le globalisme qu'on met à sa place, comme l'essence du nouveau discours de la méthode. Il fallait alors mettre en question les autres préceptes cartésiens et les remplacer par d'autres correspondant au noyau du nouveau discours systémiste. De cette façon, à la place de l'évidence, la causalité et l'exhaustivité, on mettrait, la pertinence, la téléologie et enfin le précepte de l'agrégativité.

En somme, l'ancien discours cartésien est, en principe, banni ainsi que son fondement solide, la réduction. Désormais, on devrait prôner le discours systémique dont Lemoigne donne une version, et le globalisme qui en est la partie dure. Il faut observer, cependant, que le globalisme, qui constitue à nos yeux, l'une des plus grandes révolutions de la pensée, en tout cas au niveau méthodologique, n'est pas une spécialité typiquement systémique, comme pourrait la penser Lemoigne lui-même.

C'est probablement l'un des apports importants du 20^e siècle. Nous avons fait allusion plus haut au globalisme mathématique de René Thom critiquant, parfois, violemment, celui des systémistes qui se perdrait dans les détails. Ce mathématicien illustre, ayant pour modèle la pensée théorique du biologiste anglais Waddington, se tiendrait à l'essentiel⁴. Mais on pourrait parler ainsi de globalisme à propos de Thomas Kuhn. Cet auteur célèbre a inventé le concept de paradigme qui nie toute fragmentation et toute cassure et dont la dimension totalisante est certaine. En cela, cet auteur se rapproche, d'ailleurs un peu de ses adversaires et contemporains néopositivistes cherchant au delà de la séparation, l'unité⁵...

N'oublions pas à cet égard, non plus, le mouvement holiste que la systémique va prolonger en le critiquant. Le rapport entre les deux tendances s'éclaircira ultérieurement dans cette étude. D'autre part, on peut penser, sans de trop risques d'erreur, que la cybernétique contient les germes de ce mouvement de totalisation et de globalisation, l'influence du biologiste Von Bertalanffy aidant : en effet, cette science unit les êtres vivants et les machines sur le plan de la régulation et de la rétroaction. A peu près à la même époque, l'intelligence artificielle connaît un essor notable et unit les divers domaines au moyen de la symbolisation⁶.

Par conséquent, la systémique et Lemoigne ne sont que le signe et le prolongement de ce changement méthodologique qu'a connu le 20^e siècle et que nous vivons actuellement, même au niveau social, sous forme de « mondialisation ». Mais chez l'auteur de *La théorie du système général*, les choses ne sont pas simples. L'antiréductionnisme n'est ni absolu, ni radical.

En effet, dans le texte que nous avons pris comme référence, il est dit que :

1) Le nouveau discours, celui des systémistes, n'est qu'un discours de circonstance, tout comme celui de Descartes.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid

⁶ Cf. notre article sur les mathématiques de la morphogénèse chez R. Thom.

2) S'agissant du rapport entre réductionnisme et globalisme, on nous affirme que ce sont deux « contraires complémentaires » ; le réductionnisme n'est donc pas complètement rejeté, et le globalisme, qui est sensé le supplanter, n'est pas entièrement triomphant. Lemoigne ne donne aucune explication dans ce texte. Morin peut-il éclairer ce paradoxe manifeste ?

II L'APPORT ÉCLAIRANT DE MORIN

Voici un premier texte de *Penser global*⁷ qui pourrait nous éclairer :

« Je voudrais parler en préliminaire du difficile problème de penser global. Il faut échapper à la fausse alternative du réductionnisme et du holisme. Il faut échapper au réductionnisme, car le tout est plus que la somme des parties comme le savait Aristote. Et de plus en plus, dans différents domaines scientifiques nous parlons d'émergence. L'émergence signifie qu'un tout organisé produit des qualités et des propriétés qui n'existent pas dans les parties isolées. Le même tout organisé peut inhiber des qualités et des propriétés qui n'existent pas dans les parties. L'holisme constitue le deuxième écueil. Le tout global est plat, vide ; le grand problème est la relation entre le tout et les parties. Le principal obstacle n'est pas tant le réductionnisme qui tend à être dépassé, ni le holisme qui se dissout de lui-même. Le principal obstacle est la compartimentation qui fait que les disciplines sont fermées et isolées. L'obstacle n'est pas la discipline sans laquelle la connaissance du tout ne saurait se nourrir l'obstacle c'est la fermeture, c'est la clôture »⁸.

Dans ce texte, relativement long, Morin critique le réductionnisme et le holisme (contrairement à Lemoigne qui s'arrête dans le texte cité à la critique du réductionnisme cartésien). Ici, la réduction est critiquée, notamment au moyen du concept d'émergence ne concordant pas avec l'idée réductionniste de la division du tout en parties qui le constituerait. Le holisme, bien que partageant avec la systémique la tendance globalisante et totalisante contre le réductionnisme, omet, pour Morin, de penser la relation entre les parties. Ce courant aurait donc râté,

⁷ Edgar Morin, *Penser Global*, Le Seuil, Paris, 2015.

⁸ Cf. aussi le colloque à la cité des sciences sur la question (version électronique)

selon l'auteur, une considération importante, voir cruciale ; c'est pourquoi il le qualifie dans ce texte de plat et de vide.

C'est le moment, croyons-nous, de dire un mot sur le holisme pour mieux éclaircir les idées. C'est une façon de penser qui a précédé la systémique, en tout cas sous sa forme française ; s'inspirant, notamment du philosophe Hegel. Ce courant a rejeté la réduction avant Lemoigne et Morin. Parmi les auteurs holistes, on cite généralement le philosophe et physicien Pierre Duhem et son livre important « *La théorie physique. Son objet, sa structure* »⁹. Dans cet ouvrage, l'auteur en tant que positiviste convaincu, établit *qu'une seule expérience ne peut pas illustrer une hypothèse et l'idée d'une hypothèse cruciale n'a pas de sens*. Il pense qu'il est nécessaire qu'un ensemble d'hypothèses s'appuie sur une série d'expériences répétées. On voit bien qu'il est déjà dans le globalisme et la totalisation.

Ainsi Morin éclaire l'antiréductionnisme signalé de Lemoigne et l'enrichit avec un style plus étoffé, plus large et plus historique. L'impasse que nous avons relevée chez Lemoigne trouve dans le texte de Morin, son issue ; nous nous référons ici à la fin du texte où on rejette « la fermeture et la clôture »

Dans ce cas, les méthodes contraires, en l'occurrence le globalisme et le réductionnisme se compléteraient et l'on pourrait parler de deux discours de circonstance. Il est certain que l'ouverture de Lemoigne qu'explique Morin ne concerne pas uniquement le niveau métrologique, mais intéresse également tout le champ des connaissances. *La théorie du système général* en est témoin, mais aussi l'article de notre auteur dans le Monde intitulé « *Le génie de la relance chez Morin* »¹⁰. Nous y reviendrons.

Mais on n'est pas encore arrivé au fond de ce qui expliquerait l'ambiguïté relevée à propos de l'antiréductionnisme que la pensée de Morin clarifierait. A ce niveau, il faut revenir à l'ontologie en question. Voici un texte publié dans *Le Magazine littéraire* qui croyons-nous, la résumerait : « *Il ne s'agit pas d'apposer un*

⁹ Cf. 2^{ème} édition, Paris, Marcel Rivière 1914.

¹⁰ Jean-Louis Lemoigne, in Synergies Monde n°4, pp 177-184, Gerflint Ed., 2008.

holisme en creux au réductionnisme systémique, il s'agit de rattacher le concret des parties à la théorie. Il faut articuler les principes d'ordre et de désordre et de séparation et de jonction, d'autonomie et dépendance qui sont en dialogique (complémentaires) concurrents et antagonistes au sein de l'univers). En somme. La pensée complexe n'est pas le contraire de la pensée simplifiante. Elle intègre celle-ci. Elle opère l'union entre la simplicité de la complexité, et même dans le méta système enjoint de relier tout en distinguant ».¹¹

Dans ce texte, l'auteur s'en prend à la platitude du holisme dont il dit qu'il est « en creux ». Ce courant, bien que globalisant, n'a pas réussi sa tâche antiréductionniste. Il fallait aller plus loin ; outre sa négligence du rapport entre les parties et le tout, le holisme n'aurait pas eu la pertinence, d'assembler les contraires comme l'ordre et désordre (dont la relation constitue un thème important chez Morin), de distinction et de réunion ; etc...

L'auteur va jusqu'à établir qu'il n'y a pas de contradiction entre la pensée simplifiante ou réduction et la pensée complexe qui est associée, chez lui, au globalisme systémique, alors que bien au contraire, cette dernière assimile la première et la contient. Il faut vraiment être hégélien pour penser ainsi. Morin dépasse ici Lemoigne en l'éclairant. Le fondement n'est-il pas, souvent, plus vaste, plus large que ce qui est fondé ? De toute façon, l'impasse que rencontre l'antiréductionnisme de Lemoigne est ainsi relativisée ; ce texte donne visiblement raison à Lemoigne qui établit que les deux contraires sont complémentaires, etc...

Il faut observer, enfin, que le texte que nous examinons renferme le trio ontologique signalé au début, à savoir la complexité, la dialogique et la reliance. D'ailleurs, Lemoigne lui-même l'a signalé dans son article intitulé « Le génie de la reliance chez Morin » ; dans ce texte, l'auteur de *la théorie du système général* ne parle pas seulement de reliance, mais explique, également, son rapport avec la complexité et la dialogique

Pour bien comprendre ce qui précède, il est tout à fait loisible de résumer la pensée de l'auteur sur ce « trio ontologique » en ayant pour repères des textes

¹¹ Magazine littéraire de 1996 et *Penser global*, L'humain et son univers, Le Seuil, Paris 2015

relativement tardifs où la pensée de Morin arrive à sa pleine maturité ; nous voulons parler surtout de *Science avec conscience* (1982) et de *l'introduction à la pensée complexe* (2014)¹². La complexité (ou la pensée complexe) est, bien entendu, le paradigme qui a provoqué le changement méthodologique grandiose, lequel n'excluant pas complètement l'ancien paradigme, la réduction, l'intègre en s'en distinguant.

Le mot n'est pas nouveau, mais Morin dit qu'il lui donne sa signification étymologique latine de « *complexus* » c'est-à-dire ce qui est tissé ensemble. L'auteur précise « *Les constituants sont différents, mais il faut voir comme dans un tapis la figure d'ensemble* ». En somme, la pensée complexe consiste à s'occuper de la relation entre le tout et ses parties et à réunir un principe de distinction et un principe de conjonction. Concernant le rapport entre le tout et les parties, il faut ajouter, conformément à la pensée de notre auteur, qu'il faut concevoir un va et vient en boucle, comme tient à le préciser Morin dans son *Introduction à la Pensée complexe*. On voit bien que notre penseur bénéficie du concept d'émergence et l'enrichit.

Cependant, ce nouveau paradigme doit être accompagné d'une nouvelle logique, car celle utilisée par les réductionnistes cartésiens ne répond pas au besoin de la complexité. Morin a d'abord parlé de dialectique en s'inspirant de Hegel (ce qui est normal pour un marxiste convaincu) : en effet, Hegel a établi, par exemple dans *La logique et la phénoménologie de l'esprit*, que la contradiction est la loi universelle des choses et a insisté sur la nécessité de les dissoudre ; mais dans le texte de 1982, Morin choisit d'employer le vocable de dialogique en s'éloignant un peu de son maître Hegel.

De toute façon, l'auteur associe dans le texte la dialogique au seul dépassement des contradictions et réserve le terme de dialogique à l'unité des contraintes, mais l'empreinte du philosophe allemand demeure. Néanmoins l'écart est clair : en effet, Hegel exige une synthèse au bout du processus, en témoigne la

¹² Edgar Morin, *Science avec conscience*, Le Seuil, 1982 ; *Introduction à la pensée complexe*, Points, 1990, réédité en 2014.

dialectique du maître et de l'esclave de *La phénoménologie de l'esprit*. Il n'en est rien chez Morin qui s'arrête à la reliance des contraires.

Le concept de reliance achève, à nos yeux, le trio ontologique morinien. C'est là, croyons-nous, l'outil, l'instrument qui permet à la pensée complexe d'être, de se réaliser. Morin s'exprime à peu près ainsi dans la revue internationale de systémique de 1995 ; ce qui se comprend parfaitement, puisque, conformément aux idées de complexité et de dialogique, il faut faire partout des liens et des 'reliens', des va et vient en boucle entre les éléments contraires

Il est inutile d'aller plus loin, puisque les analyses de Lemoigne dans son article signalé¹³ peuvent nous satisfaire tout à fait. Cet auteur nous signale que le mot en question est d'origine sociologique, que M. Bolle De Bal l'a utilisé pour la première fois. Il ajoute qu'interrogé par l'auteur du mot, Morin a dit « cette notion complexe de reliance, j'en avais besoin ». Du reste nous comprenons très bien ce besoin que cet auteur a du concept de reliance.

CONCLUSION

Lemoigne est donc effectivement influencé par Morin. Plus précisément, cette influence se situe essentiellement dans ce que nous avons appelé le niveau ontologique. Ainsi Lemoigne, qui a toujours tâché d'éviter l'ontologie en se tenant à ce qui est, y a cédé pour ainsi dire, d'une façon indirecte... C'est que l'ontologie est nécessaire à toute pensée créatrice. De cette conclusion, on peut tirer au moins deux conséquences :

- 1) L'idée, presque communément admise, que le globalisme systémique s'oppose d'une façon absolue et radicale au réductionnisme, n'est pas exacte.

¹³ *Le génie de la reliance chez E. Morin*, cf. article de Synergies Monde de l'auteur, 2008.

Notre étude montre, finalement, que ni Lemoigne, ni Morin ne seraient d'accord.

- 2) De même, l'idée, aussi commune que la première, que la systémique refuse toute métaphysique est, véritablement, à nuancer. Nos analyses ont en effet montré la force du systémiste. Morin est dans son ontologie qui a, largement, influencé la pensée de Lemoigne. En tout cas, telle est la situation de la systémique française. La France, appartenant au continent, n'a toujours pas pensé comme les anglais et les américains.